

En mémoire de Gilles-Gaston Granger (28 janvier 1920-24 août 2016)

Je remercie la Société de m'avoir invitée à lui proposer un texte à la mémoire de G.G. Granger , et de m'avoir autorisée à le faire de façon assez détaillée pour pouvoir être utile, non à ceux d'entre nous qui partagent le deuil d'une amitié de presque cinquante ans , et demeurant à jamais tutélaire, mais aux jeunes membres de notre Société, qui n'ont connu ni l'homme ni le maître, ni le temps propre à la construction progressive de l'œuvre aujourd'hui déposée.

Celui qui nous a quittés l'été dernier, et que devait suivre de peu son cadet de 2 ans, Pierre-Yves Canu , était avec Pierre- Yves et Jacques Lautman, l'un des tout derniers membres de notre Société à pouvoir témoigner de ce qu'ils ont pu, de près ou de loin, partager de la vie de Jean Cavaillès, le philosophe comme le combattant.

L'œuvre de Granger est déjà entrée depuis longtemps dans l'histoire vivante de la philosophie du 20^{ème} siècle. De nombreux hommages et études lui ont été consacrés , en France et à l'étranger, dont plusieurs d'entre nous avons pris l'initiative de les réunir ou avons été sollicités pour y contribuer. La nouvelle de sa disparition nous a atteints au moment où par une sorte d'inconsciente prémonition, l'Université de Clermont, préparait depuis le printemps dernier un colloque Granger pour l'année 2017, destiné à montrer avant que ne soit venu le moment funèbre de refermer le livre de sa vie . la vivifiante actualité de sa pensée pour la philosophie aujourd'hui ,

On me pardonnera de n'évoquer ici, de la vie et de l'œuvre d'un des derniers grandes maîtres de la philosophie contemporaine, que ce qui vivait en elles de l'héritage et de l'exemple qu' a souhaité honorer, en Jean Cavaillès, la fondation de notre Société.

*

* *

Né à Paris le 28 janvier 1920, Granger entre en 1940 à l'E.N..S Ulm , où il est élève dans Paris occupé jusqu'à l'Agrégation de Philosophie (concours de 1943, dont L.Brunschvicg réfugié à Aix en Provence suit de loin les oraux et les résultats qui couronnent aux 4 premières places les élèves et amis de son élève Cavaillès). Nommé professeur au lycée de Dijon (1943-1944) à l'issue du Concours, il s'engage dès l'année suivante, celle de la tragique disparition de son maître, dans les Forces Françaises libres de l'Intérieur (1944-1945) . Nommé à la Libération professeur de première supérieure au lycée de Marseille il poursuit sa formation scientifique , passe avec succès la Licence de sciences mathématiques en 1946, et bénéficie d'un premier détachement d'un an au CNRS, création de 1939 nouvellement réorganisée

Il quitte en 1947 une première fois la France pour le Brésil, qui demeurera pour lui , comme pour son ami Gérard Lebrun, une sorte de seconde patrie, qui attirera à Aix au Séminaire de Granger beaucoup d' élèves et de visiteurs, et où des séjours invités le ramèneront tout au long de sa carrière . Détaché auprès de l'Université de Sao Paulo, il y exerce comme Professeur (1947-1953) . A l'issue d'un détachement comme Attaché de recherches au CNRS (1954-1955) , il soutient ses Thèses en 1955 , la Thèse principale, *Méthodologie économique* , dirigée par G.Bachelard, et publiée la même année aux PUF dans la collection de son maître,

et la Thèse complémentaire *La mathématique sociale du Marquis de Condorcet*, dirigée par H.Gouhier, et publiée en 1956 dans la même collection sous son titre de « Maître de Conférences (au sens ancien du titre) à la Faculté de Rennes », où il a été nommé l'année de sa soutenance. Il y exercera avec ce statut jusqu'en 1959, puis après un nouveau détachement d'un an à l'Université de Sao Paulo (1959-1960), comme Professeur jusqu'en 1962. Il quitte à nouveau la France en 1962 pour la Direction de l'ENS de Brazzaville, détaché à l'UNESCO.

Il est enfin nommé en 1964 Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, qu'il ne quittera, si l'on excepte des séjours invités à l'*Institute for Advanced Studies* de Princeton, et dans des Universités du Québec, que pour le Collège de France, l'année où il aurait dû prendre sa retraite, en 1985, sous l'effet du texte de Loi abaissant cette année là l'âge maximal de la retraite à 65 ans pour les Professeurs d'Université.

Elu en 1986 sur une Chaire d'*Epistémologie Comparative* créée pour lui et reprenant le nom de la petite équipe associée au CNRS qu'il avait créée à son arrivée à Aix quelque 20 ans plus tôt, avec un collègue logicien, L.Frey, venu du secteur aixois des sciences humaine, il prononcera sa Leçon inaugurale au Collège en 1987, et y exercera son magistère pendant les brèves années qui le séparaient de l'âge de la retraite, fixé dans cette Institution à 70 ans. Cela sans quitter sa résidence provençale. Il devait enfin, une fois quitté le Collège, continuer d'appuyer les entreprises de l'équipe à laquelle étaient restés fidèles les jeunes qui avions eu la chance d'y être accueillis à la rentrée de 1968, équipe qu'il m'appartenait désormais de diriger, et surtout de maintenir à Aix. après l'interruption parisienne de sa direction CNRS entre 1985 et 1990. Nous avons été fiers d'offrir à notre vieux maître la garantie qu'offrit dix ans après son départ l'obtention du statut d'UMR pour un projet élargi d'*épistémologie et ergologie comparatives*, le CEPERC. Qu'il me soit permis de redire ici le rôle tutélaire alors joué par Claire Salomon-Bayet, que notre Société vient de perdre cet automne, et dont l'aide et les conseils furent aussi précieux que décisifs pour assurer une nouvelle vie au CNRS de l'héritage grangerien., après la création à Aix d'une des premières Chaires de l'I.U.F pour Yves Schwartz, membre de l'équipe de Granger depuis 1968, sur proposition d'un autre ami de Granger et membre de notre Société, Jean Claude Pariente, la Chaire de *Philosophie et Ergologie*. L'appui de Granger n'a jusqu'au bout jamais manqué aux élèves devenus des amis, dans les années qui ont suivi, et ce tant que sa santé déjà durement éprouvée au moment de la disparition de Vuillemin en janvier 2001, le lui a permis à la toute fin d'une vie très affaiblie qu'il avait dû se résoudre à ne pas terminer dans la maison qu'il avait à son arrivée à Aix fait construire à Jouques sur le conseil d'un de ses amis du Brésil, M.Dascal. Granger l'avait baptisée « Cassiopée », évocation du mot de Wittgenstein pris par lui en exergue d'un des premiers ouvrages qu'il a publiés depuis ce lieu, homonyme d'une constellation céleste, dont le nom accompagnera par la suite toutes ses signatures. Il s'est éteint à Saint Cloud le 24 août 2016.

*

* *

Avec Gilles Gaston Granger, c'est donc bien d'abord pour notre Société l'un des tout derniers d'entre ses membres à avoir approché la vie de Jean Cavaillès, qui nous a quittés, en emportant avec lui ses souvenirs de l'homme, du professeur et du résistant. Le jeune

Granger ne fut pas du premier groupe des Amis qui décida de la création de la Société . Il ne l'a rejointe que lorsque .Canguilhem souhaita en faire revivre l'activité vers la fin des années 80, et plusieurs d'entre les plus anciens d'entre nous lui doivent d'y avoir été invités sur sa proposition conjointe avec celle de.Canguilhem. Il devait donner une mémorable contribution à la Journée commémorative organisée à Paris 1 pour le cinquantième de la mort de Cavailles . Mais, Granger n'aimait guère les cérémonies commémoratives Il avait lors de cette Journée de 1994 pris grand plaisir à retrouver Henri Cartan qui était venu l'écouter, mais il n'avait pu assister qu'à la série des exposés philosophiques, et, comme je m'en désolais pour lui , il m'avait avoué en partant ce trait de son caractère. Tel était bien en effet déjà l'état d'esprit du jeune homme qui, à peine sorti des études, comme de la Guerre et de la Résistance, publiait en 1947 un compte rendu de l'ouvrage posthume , l'année même de la publication du manuscrit de Cavailles par les premiers éditeurs, G.Canguilhem et C.Ehresmann . Sous le titre *Jean Cavailles ou la montée vers Spinoza* c'est peut-être le plus beau de la longue suite des textes de Granger lecteur de Cavailles. Mais il s'ouvrait sur une déclaration de séparation des registres de la pensée de Cavailles , philosophe et héros, que le livre de G.Ferrières choisissait de présenter trois ans plus tard comme « philosophe et combattant : « On sait « écrivait Granger, renvoyant sans les nommer aux auteurs de l'Avvertissement placé en tête de l'édition posthume, G ;Canguilhem et C.Ehresmann « dans quelles circonstances est mort Jean Cavailles, qui fut l'un des fondateurs des premiers mouvements de Résistance. L'ouvrage posthume que publient deux de ses amis sous le titre : « Sur la Logique et la Théorie de la Science » ,a été écrit en prison. Je suis persuadé cependant que Cavailles eût considéré avec ironie un hommage rendu au philosophe sous l'empire de l'admiration inspirée par le héros. » ... Non que Granger ait ignoré que l'intention philosophique profonde de l'œuvre interrompue dépassait la philosophie des mathématiques, et que son interprétation posait comme le disaient les éditeurs des problèmes qui du fait de son interruption tragique, ne pouvaient pas « honnêtement recevoir de solution nécessaire » . S'il s'autorisait à y voir , pour son compte, une montée vers Spinoza, c'était en reconnaissant , comme il disait pour finir, l'inachèvement d'un spinozisme dont l' Ethique demeurait non écrite C'était pourtant le lieu où auraient pu s'articuler la pensée du philosophe et du héros. Mais Granger revendiquait tel le laboureur de la Fable, le legs d'une invitation au travail plutôt que celui d'un fonds, et donc l'étrange legs d'un spinozisme révisable! « Ces notes seront donc simplement le témoignage rendu au maître par un élève qui veut recevoir comme pensée vivante et révisable ce qui devait, hélas, être un testament et un adieu. »

Aussi aimait-il surtout évoquer en Cavailles , plutôt que le Résistant, le maître et l'ami dont les élèves dans la France occupée, à la Sorbonne, à l'Ecole, ou à Clermont Ferrand avaient pour nom F.Cuzin, fusillé la même année 44, S.Bachelard, F.Courtès mais aussi Tran Duc Thao, et son ami de toute une vie, J.Vuillemin, qui devait dédier en 1955 son second ouvrage sur Kant « à la mémoire de Jean Cavailles et François Cuzin fusillés par les nazis », mais ne fut jamais membre de notre Société .

C'est par son œuvre et par l'idée qu'il se faisait de la philosophie comme activité laborieuse , vouée, d'un mot qu'il aimait , à « s' instruire » et à instruire autrui sans se

reposer jamais dans la paresse et la docilité des cadres de travail prescrits d'avance à la pensée, fût ce par soi même, qu'il a entendu se montrer l'élève de Jean Cavailles .

*

* *

L'œuvre est imposante . Dix grands ouvrages publiés entre 1955 et 1988 , dont, après les Thèses déjà citées, *Pensée Formelle et Science de l'Homme* (Aubier 1960 dans la collection de Gueroult), annonciateur de *l'Essai d'une Philosophie du Style* (1968), paru en même temps qu'une nouvelle Préface à la réédition de PFSH, le *Wittgenstein* de 1969, le grand ouvrage sur *La théorie aristotélicienne de la science* (Aubier1976), *Langages et Epistémologie* (1979) , jusqu'à la parution de *Pour la connaissance philosophique*, (1988), qui marque le début d'une série riche de huit titres parus ou réédités chez Odile Jacob entre 1988 et 2001. Ainsi en 88 la parution simultanée chez cette editrice du premier livre du nouveau Professeur au Collège de France , et d'une rédition de l'ouvrage sur la *Philosophie du Style*, épuisé chez A.Colin où il avait en 68 marqué, avec le *Russell* de Vuillemin et quelques autres grands titres, français et étrangers, dont les traductions de Tarski et de Lukasiewicz, les débuts de la nouvelle et éphémère collection *Philosophies pour l'Age de la Science*, co dirigée avec Vuillemin, comme l'était la nouvelle Revue du même nom, qui ne devait durer que trois ans. chez Dunod. Une réédition du Condorcet devait suivre, dans le cadre des commémorations de la Révolution de 89, et cinq autres ouvrages publiés chez la même editrice, déterminée à changer l'image qu'avaient à juste titre donnée de Granger successeur de Michel Foucault au Collège les journaux parisiens, celle d'un éminent épistémologue de renommée internationale mais inconnu du grand public, *La vérification* (1992), *Le probable, le possible et le réel* (1995), *L'irrationnel* (1998), *La pensée de l'espace* (1999), *Sciences et réalité* (2001) revisitent ainsi , après la question de la connaissance philosophique, rôdée dans les derniers séminaires aixois, certains titres récurrents de ces séminaires , depuis la question des modalités et des probabilités , le commentaire, lui aussi récurrent, de Wittgenstein et de Carnap, jusqu'à la question sur laquelle s'étaient achevés les séminaires des deux dernières années 84 à 86 sur « la pensée de l'espace » , titres dont la longue liste des articles publiés en 85 faisait déjà état . On trouve dans cette liste l'ensemble de travaux de philosophie de la logique, des mathématiques et du langage que Granger a publiés à partir de l'ouvrage *Langages et Epistémologie* (1979) sur le double registre d'une philosophie des « contenus formels », définis par la dualité des objets et des opérations au sein d'une pensée plus générale de l'opposition des formes aux contenus de pensée , et de son application durant ces mêmes années 80 à l'étude des philosophies du Wittgenstein du *Tractatus* et du Carnap de *l'Aufbau*. Ces textes ont été rassemblés et publiés par l'auteur dans deux recueils où ils sont mis en perspective avec de plus anciens Ainsi *Formes, Opérations, Objets*, Vrin, 1994, qui s'ouvre par un remarquable *Pygmalion*, premier texte consacré à l'idée de pensée formelle la même année que le texte consacré à Cavailles et la montée vers Spinoza, et en lequel on peut reconnaître quelque chose de l'inspiration bachelardienne sur un terrain qui n'était pas le sien . Et enfin *Philosophie, langage et science* (E.D.P., 2003 préfacé par Michel Paty et J-J.Szczeciniarz.)

L'œuvre écrite résiste donc à l'évidence, du fait de l'austérité et de l'exigence de son style, dont l'expression est pourtant limpide, à l'exposé de son contenu par survol et raccourcis. Et elle est inévitablement exposée, par l'envergure des domaines dont elle a contribué à renouveler l'étude, et par l'ouverture à des conceptions différentes de la sienne, à une multiplicité d'interprétations, parfois malaisées à concilier. Je me bornerai à évoquer simplement et brièvement pour finir la question de savoir ce qui fait ou non de Granger un disciple fidèle ou infidèle de Jean Cavaillès et, si la réponse à cette question peut nous éclairer sur son actualité pour les jeunes générations.

La référence à Cavaillès est bien l'un des fils rouges qui éclairent l'ensemble de l'œuvre. Dès le premier compte rendu de l'ouvrage posthume paru l'année même de sa publication, et dès le programme d'épistémologie comparative annoncé dans les Thèses par double appel à la dialectique de Cavaillès et à celle de Bachelard, tous deux disciples originaux, voire dissidents, de Léon Brunschvicg. En passant par les évocations successives qu'offre du programme de Cavaillès *Pensée Formelle et Sciences de l'Homme*, puis *l'Essai d'une Philosophie du Style*, à travers le commentaire de l'idée de « philosophie du concept », et l'illustration qui en est cherchée dans les « dialectiques, » de la forme et du contenu, puis les stylistiques définies comme « ergologies » comparatives, en transposant l'opposition entre « thème » et « paradigme » sur le terrain de la linguistique comme sur celui des mathématiques pures, sur le triple exemple du style euclidien, puis cartésien *versus* arguesien, et du style vectoriel. Puis dans le grand livre sur *La théorie aristotélicienne de la science*, qui au delà d'une nouvelle interprétation de la syllogistique catégorique et modale d'Aristote, offre une interprétation originale du concept de catégorie, qui situe sa réponse à l'interprétation de Vuillemin dans le cadre d'un nouveau recours à ce que lit Granger dans la « philosophie du concept », Enfin dans l'ensemble de textes publiés dans les années 80 autour du concept de « contenu formel » ; et dans le commentaire linéaire de quelques grandes pages du livre posthume de Cavaillès, que l'on trouve dans l'ouvrage tardif de Granger consacré à *la connaissance philosophique*. Ceux d'entre nous qui avons été les auditeurs des séminaires aixois où furent préparés ou commentés ces ouvrages avons également entendu Granger consacrer un séminaire entier au commentaire de la petite Thèse de Cavaillès sur la formation de la théorie abstraite des ensembles, et à la Correspondance entre Cantor et Dedekind. Enfin il fut l'un des rares à s'intéresser à une comparaison entre les styles selon lui également « pionniers » de Cavaillès et Lautman. (Conférence donnée au Canada, publiée beaucoup plus tard (2002).),

Faut-il donc voir en Granger un disciple de Jean Cavaillès ? Sans doute, au sens où il prenait la relation d'un maître à des élèves, et où surtout il l'exerçait lui-même, dont la redoutable exigence était, défiant tous les jeux de reconnaissance plus ou moins narcissique entre les esprits, d'abord libératoire. L'élève Granger a clairement fait entendre, dans son *Janus Bifrons* « disciple peu fidèle, comme il convient » de Gaston Bachelard, et de Jean Cavaillès, à la mémoire de qui il avait dédié sa Thèse, que c'est du second qu'il « voudrai(s) pouvoir (s)e sentir le plus proche ». Il écrira en 1985 dans le texte de candidature au Collège de France qu'il avait trouvé en Bachelard et Cavaillès « des exemples du travail philosophique », dont « leur diversité, leur opposition même », lui « montrait non point ce qu'on devait penser, mais comment on devait s'efforcer de le faire ».

Le texte de 1947 le disait déjà : pour Granger toute œuvre est révisable et tout travail est remise en chantier, non pas simplement de sa matière mais de son outillage. Sa pensée s'est très tôt libérée non seulement des thèses, mais des styles qui étaient ceux de ses maîtres, Cette libération ne saurait pourtant se lire uniquement dans la contribution si déterminée qui fut la sienne, aux côtés de son ami Vuillemin à l'effort d'introduction en France et au sein d'un groupe d'amis et élèves alors peu nombreux en France, de ce qu'il deviendra plus tard commode de désigner comme la philosophie analytique aujourd'hui au contraire si présente, voire omniprésente dans le champ de l'épistémologie française... et dont Granger a très tôt tenu à se distinguer. Certes son Séminaire fut longtemps un des rares lieux où l'on pouvait entendre les mêmes invités qu'alors invitait J.Vuillemin au Collège de France, ainsi Tarski, Quine, les premiers grands éditeurs de Wittgenstein, et tous les noms nouveaux que l'on pouvait lire entre 1968 et 1970 dans les articles de la Revue *L'Age de la Science* ou rencontrer dans quelques retentissants Congrès, tel le premier Congrès international français consacré à Wittgenstein, qui s'est tenu à Aix en 1969. Mais *d'une part* les grands noms de la philosophie de la logique mathématique, que la tradition dite analytique annexe volontiers comme ses fondateurs, n'étaient pas inconnus de la tradition française. C'est Cavailles, le presque exact contemporain de Quine, qui avait conduit ses élèves au premier Wittgenstein et au Carnap d'avant Guerre dont il avait étudié les travaux, rencontrés dans les grands Congrès internationaux et en suivant en cela la tradition de lecture des ouvrages des logiciens étrangers qui avait été celle, déjà si militante, d'un Couturat, et même, quoi qu'on dise parfois, d'un Brunschvicg. Bien des rétractations auxquelles on assiste aujourd'hui au sein de la philosophie analytique au sein du « Carnap scholarship » par exemple, et bien des rejets de la conception standard de l'empirisme logique avaient été anticipés par les analyses de Granger, dont d'autre part la technicité n'est, s'agissant de *l'Aufbau*, pas égalée... Il en va de même avec l'émergence de la question du « know how » sur les décombres d'un premier logicisme dont on découvre qu'il ne fut même jamais celui des fondateurs, en particulier Frege... Et *d'autre part* la conception laborieuse de la philosophie qui était celle de Granger rendait un ralliement sans conditions aux méthodes et aux styles philosophiques tout nouveaux d'analyse des langages de la logique et de la science, tout aussi impossible qu'une prolongation paresseuse de l'épistémologie brunshvicgienne, dont, *enfin*, elle retenait en revanche, comme l'avait fait Cavailles, et à distance du style analytique, le programme d'inscription de la philosophie des sciences dans le patrimoine vivant de l'*histoire* des mathématiques et de la philosophie..

Ce qui montre en définitive le mieux l'originalité radicale de la philosophie de l'élève par rapport au programme du maître, c'est peut-être le choix, opéré dès les Thèses, d'une confiance faite à l'avenir des encore jeunes sciences humaines, dont Granger pensait le style d'application des mathématiques structurales irréductible à celui de leur application aux sciences exactes. Le programme d'une épistémologie comparative assumé dès 1955 ne prend sens qu'au sein de ce comparatisme là. Non seulement, et c'était déjà une originalité risquée de les vouloir unir, il entendait en 1955 convoquer ensemble le « rationalisme appliqué » de Bachelard et la « dialectique de la pensée scientifique » de Cavailles. dans le projet d'une philosophie *des* concepts dépassés en structures. Mais la mathématisation des sciences humaines lui a d'emblée semblé ouvrir un programme tout nouveau à l'épistémologie dont il

ne cessera de dénoncer le risque mortel que lui fait courir la confusion entre sciences théoriques et sciences pratiques. C'est une des leçons que, d'emblée, il avait su lire dans l'aristotélisme, en qui le livre de 1976 pense identifier cette exigence de comparatisme critique, tout à la fois distinct d'une philosophie pratique, mais nécessairement articulé à la dimension pratique de la connaissance.

En la façon de travailler qui était selon lui celle de Cavailles, Granger a donc pensé trouver les moyens de satisfaire deux inspirations que l'histoire philosophiques du 20^{ème} siècle en général, celle de son maître en particulier, ont rarement appris à associer avec l'originalité et la constance qui furent celles de Granger : l'aristotélisme et la pensée mathématique. C'est en « disciple infidèle, comme il convient » de Cavailles qu'il peut sembler proposer la liaison inattendue de ces deux objets de pensée ; mais c'est bien en élève de Cavailles qu'il l'a pensée ouvertes par le nouveau règne des structures mathématiques en matière de connaissance tant pratique que théorique.

Il défendra en 1985 sa candidature sur une Chaire *d'Epistémologie Comparative* en ces termes qui en rassemblent l'orientation première telle qu'éclairée par son couronnement final : « Etudiant en philosophie, deux objets de pensée m'ont fasciné tout d'abord ; l'œuvre extraordinairement complète et articulée d'Aristote, l'univers merveilleusement foisonnant des mathématiques » Fascination double et indissociable ; « Je n'ai jamais cessé depuis d'essayer d'approcher l'une et l'autre et de m'en instruire, sans viser pourtant à devenir historien de la philosophie, non plus que philosophe des mathématiques ».

Le legs d'une philosophie du concept, chez Granger, pouvait donc reconduire l'épistémologie comparative à l'Aristote inventeur de la pensée formelle et des significations multiples de l'être, mais sans autoriser à la philosophie d'autre ontologie que ce que Granger appelait dans ses derniers ouvrages, d'un mot qui n'est pas sans rappeler ce qu'il a dit voir dans l'indicibilité wittgensteinienne de l'éthique et de la théologie, « un exercice d'*épistémologie négative* ». Ce n'est sans doute pas la moindre des nécessaires infidélités que revendiquait ce grand disciple de Jean Cavailles.

Elisabeth Schwartz, 27 -01-2017.

;